

les degrés. Immédiatement la nichée quittant tout, s'enlevait pour aller contempler son papa sous sa belle tenue d'officier : *Helmet* blanc à pompon, habit écarlate, ceinture de soie rouge dont les riches franges effleuraient juste quelques-uns de nos nez curieux, long sabre au fourreau de cuivre éclatant... Tandis que s'échangeaient les derniers adieux avec les suprêmes recommandations, nous faisions une garde respectueuse et passionnément admirative. *Tom*, le grand cheval crème, qui eut son heure de célébrité dans le pays et fut de la famille avant nous, si bien que nous l'appelions *Tom Marchand* — *Tom*, donc, piaffait à la porte. Son cavalier le montait d'un bond et nous les regardions s'éloigner avec orgueil, nous sentant après cela presque redoutables auprès de nos petits amis dont les papas étaient de simples pékins.

Ce prestige du sabre paternel d'ailleurs, n'était pas tout à fait illusoire. Nos nombreux cousins dans leurs jeux querelleurs menaçaient souvent leurs adversaires du *sabre de mon oncle*.

Vers l'âge de vingt-neuf ans, mon père, cédant, comme il était naturel à son âge, à l'attrait du panache militaire, avant d'obéir aux séductions de la Politique, s'enrôla dans le 21^{ème} bataillon de volontaires, formé par l'honorable J. C. LaBerge et M. J. E. Clément, alors citoyens de St-Jean.

Par le fait de l'effacement subéquent de ces derniers, le jeune capitaine devint bientôt major, puis lieutenant-colonel.

Les expéditions de ce corps d'armée campagnard n'offraient rien de périlleux. Celles pour lesquelles nous le voyions partir avaient pour but quelques jours de manœuvres et d'instruction militaire de concert avec d'autres compagnies du même genre dans le pays environnant.

Il y eut un moment pourtant où la parade sportive prit une tournure de drame. L'éventualité avait-elle été prévue par les promoteurs du 2^{ème}, mais le bataillon se vit, à cet instant critique, appelé sous les armes, pour parer à un danger réel. Un émoi général régnait dans le pays à la nouvelle d'une invasion des Féniciens sur quelques points de la frontière américo-canadienne. Le colonel Marchand,

avec une rapidité d'avancement qui ferait sécher d'envie les officiers des armées européennes, fut investi d'un commandement très important et rempli de fait, pendant quelques jours, les attributions d'un général de division, avec un prince du sang—aujourd'hui le duc de Cumberland, je crois—sous sa juridiction,

Ces particularités me furent révélées plus tard. Ce qui parvint à ma conscience d'enfant de ces événements, fut, certain matin, le spectacle de la tristesse de notre mère dont les yeux rouges et la figure pâlie par une nuit sans sommeil commentaient éloquemment la nouvelle du départ de son mari, après avoir mis ordre à ses affaires temporelles et spirituelles, pour un combat probable. Je me souviens avec quelle anxiété elle surveillait les mouvements des groupes dans la rue et elle interrogeait les passants sur les nouvelles de la frontière. Quelques-unes de ces bonnes gens, avec d'excellentes intentions, étaient loin de la rassurer. Une parole que j'entendis me serra le cœur :

—Pauvre M^{me} Marchand, soupirait une sympathique voisine. C'est plus triste pour vous que pour les autres. On sait bien : ils tirent tous les jours sur les officiers !

Par bonheur, l'ennemi cette fois ne fut pas redoutable. Notre cher colonel revint indemne avec, comme trophée ramassée sur le champ... de fuite des Féniciens, un minable fusil et une cartouchière qui ornèrent longtemps le mur de sa paisible étude de notaire.

1870.—Une heure douloureuse avait sonné pour la France, heure d'humiliation et de détresse matérielle. Les ruines s'accumulaient dans notre ancienne mère-patrie à la suite du siège, de l'invasion et d'un hiver rigoureux. Dans son journal—mon frère jumeau (*le Franco Canadien*, et moi nous vîmes le jour la même année)—mon père faisait appel à la générosité de ses lecteurs en faveur de malheureux Français ruinés par une succession de calamités. Il eut l'idée de réunir ses concitoyens à l'Hôtel-de-Ville, pour adresser à leur sympathie un appel plus direct et plus pressant.

L'orateur choisi pour plaider la cause de la charité auprès d'une foule, déjà bien préparée, à dire le vrai, fut

l'une de mes toutes petites sœurs, héritière des boucles blondes, et des yeux bleus de notre aïeule écossaise. Une écharpe de soie aux trois couleurs était, pour l'occasion, posée en bandoulière sur sa robe de mousseline blanche. Sa mémoire, à cette époque, était plus longue que sa taille, d'un grand bout, mais, avant d'avoir attaqué le premier mot de sa harangue, toute vibrante de pitié pour d'anciens frères malheureux, elle avait gagné tous les cœurs—et délié toutes les bourses.

Cette fameuse soirée "Pour les Français," dans ses plus minutieux détails, fait partie de la collection de "vieilles estampes" emmagasinées par ma mémoire.

Grâce à la participation d'une sœur plus jeune que moi à la fête, j'avais obtenu de ne pas me coucher pour y assister. L'Hôtel-de-Ville étant rapproché de notre maison, nous nous y rendîmes à pied en suivant le chef de famille qui portait dans ses bras le flocon de mousseline qui allait jouer le rôle de Mirabeau. Il régnait, ce soir-là, une obscurité d'encre avec l'un de ces déchaînements de vent tels qu'on n'en voit, il me semble qu'à St-Jean, faisant claquer, en une danse macabre, les branches des arbres sur les toits de tôle.

C'était là une digne préparation aux sombres descriptions de la harangue dont il me revenait des lambeaux—car je l'avais entendu souvent répéter. Sur la place de l'église, il se produisit une débandade. Un furieux coup de vent enleva le chapeau de notre père qui se mit à courir et disparut, en le poursuivant, dans la profondeur de la nuit, mais sans abandonner le précieux fardeau—de qui dépendait le sort des Français. Pendant ce temps ma mère immobilisée, en attendant l'issue des événements, gémissait : "Il va me la tuer !"

Mon Dieu, quelle attirance ont, pour les intéressés ces vieilles réollections ! Et avec quelle indiscretion j'y ai cédé ! J'en demande pardon aux lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Chaque famille a, comme nous ses traditions de patriotisme. Ce sont celles qu'il faut cultiver en remettant sous les yeux des enfants les exemples des pères. Les raisons qu'on a d'être fiers de ses ancêtres font songer à léguer le même héritage d'honneur à ses descendants. Et c'est ainsi, de chaînon en chaînon, que se forge l'histoire des peuples.

MADAME DANDURAND.